

A LA GARE DE CRAPETTE

Oscar Poliakoff était juif, né de père tchèque et de mère autrichienne.

En 1934, après l'arrivée du nazisme, sa famille qui vivait à Berlin, avait fui à Paris, croyant y être en sûreté. Elle vécut terrée dans un appartement, propriété d'un évêché, à partir de l'occupation allemande. Oscar, âgé de 16 ans, tomba dans une rafle gare du Nord en 1943. Trouvant un numéro de téléphone sur lui, la police de Vichy enquêta et le remit aux nazis. Ceux-ci trouvèrent ses parents. Ils furent tous envoyés à Dachau. Lui seul survécut.

A Dachau, il connut des juifs marxistes qui l'aiderent à tous égards.

En 1945 il fut libéré. En France, il retrouva un vieil oncle, caché par des paysans. Il entra de suite aux jeunesses communistes par fidélité, puis au parti communiste. Il reprit des études de droit et d'économie politique.

Il lut Marx complètement avec avidité.

Mais il refusa toujours les responsabilités offertes par le Parti communiste. Il voulait rester libre. Par intuition, il avait un doute gigantesque sur le communisme. Il aimait les humains mais pas leurs dirigeants.

Les souvenirs qui l'habitaient le plus sûrement : les camps d'extermination et la solidarité entre détenus. Il en parlait très peu.

Sa tendresse naturelle pour les hommes, et surtout pour les femmes, l'avait rendu tolérant. Seul le désespoir pouvait le rendre cynique. Mais sa force de vie lui permettait d'y échapper très vite.

Au total, Oscar paraissait bon vivant, caustique, drôle, aventurier, amoral pour certains. Sa vie dans les camps en avait fait un calculateur.

Un jour, à l'époque de cette histoire du vingtième siècle, quelque part entre la fin des années soixante-dix et l'effondrement du communisme qui commença par la chute du mur de Berlin en 1989, Oscar sortit de la gare de Crapette de bon matin avec sa valise. Il ne connaissait pas Crapette. Il avait refusé qu'on vînt le chercher. Selon lui, faire connaissance avec une ville, c'était boire un café, seul, à la terrasse d'un bistrot, en prenant son temps.

Au fin fond du boulevard de la gare, face à un terrain vague, le bistrot qu'il choisit s'appelait « Chez la mère Pise ». C'était fin avril. Il s'assit dehors. Il commanda un café et posa sa valise à côté de lui.

Dans quelle galère pouvait-il être tombé ? Personne ne voulait assurer la direction de l'Institut de recherche en économie, créé par De Bonnedieu,

à l'Université des Sciences Sociales de cette ville. Il semblait y avoir des dizaines de problèmes non résolus et compliqués.

Pourquoi avait-il accepté ? Il ne savait pas. Il revenait du Sénégal où il avait laissé une femme et sa fille, tandis que sa femme légitime devait le rejoindre à Crapette avec son autre fille...

Il faisait très beau. Le soleil traversait doucement ses vêtements, lui chauffait la nuque et les épaules. Après une gorgée de café, il ferma à demi les paupières. Dans le terrain vague, face à lui, il vit la tête d'une poule à cou nu émerger des herbes. Elle zigzaguait, ébouriffée, dans tous les sens comme si la folie l'avait saisie. L'incongruité de l'existence d'une poule, en ce lieu, lui fit ouvrir grand les yeux. Un chien sortit des hautes herbes, la queue droite, avec un pompon à son sommet... Le sens symbolique de ces hallucinations lui plaisait. Ainsi on pouvait croire à des choses qui n'existaient pas. Ou les voir réellement sans vouloir ou pouvoir les nommer.

Il avait rencontré Xavier de la Riffe de Bonnedieu à l'Université de Dakar au Sénégal, par hasard, chez des amis communs. Leur refus mutuel du vase clos créé par les blancs dans les ex-colonies, les avaient rapprochés. Pourtant, Xavier, très puritain, avait été choqué par la double vie amoureuse d'Oscar.

Mais ils critiquaient tous les deux les analyses économiques superficielles sur l'Afrique. Xavier lui demanda de venir le seconder à Crapette.

Ils avaient tous deux cette complicité arrogante des hommes de gauche qui savent ce dont les peuples ont besoin sans consultation de ces derniers.

Xavier prit le flegme d'Oscar sur l'Afrique pour une connaissance approfondie de ses différents pays. Oscar, lui, avait envie de retourner en France. Il se saisit de cette opportunité.

Il paya son café. Il chercha un taxi pour le campus universitaire de Crapette.

*

* *

QUI EST DONC XAVIER DE LA RIFFE DE BONNEDIEU ?

Xavier de la Riffe, d'une famille très catholique noble de la région de Crapette, avait naturellement épousé une femme noble. Mais pour compenser cette infirmité sociale de naissance, qu'il jugeait comme telle, il joua à merveille à l'homme de gauche en rupture avec sa classe sociale.

Ainsi, lors de repas entre connaissances de même souche, il allait souvent, en fin de festins, chercher dans les cuisines les domestiques, au nom de la charité chrétienne et du refus de la différence entre les classes, pour leur faire boire le café en compagnie des gens « dits de haut rang ».

On connaissait ce petit scandale. Il jetait ainsi certains dans l'effroi. Y compris nombre de domestiques qui ne se sentaient pas moins domestiques après ce combat de haute lutte. D'autres, de la « Haute », préparaient à l'avance les tasses à café.

Xavier était catholique pratiquant. Il se disait libre des dogmes. Mais il ne touchait à aucune autre femme que la sienne. Il se contentait de l'honorer en pensant à d'autres. C'était un homme fidèle. Dans l'intimité de ses rapports avec Dieu il révélait des pensées coupables.

Il se rapprocha du parti communiste français en 1968. Il se mit alors à tutoyer les femmes qu'il désirait.

Xavier avait toujours été pour une Algérie libre de la France, mais associée économiquement à elle. Il se lia avec ceux des catholiques de gauche qui manifestaient parfois plus d'esprit critique que ceux qui avaient voté les pleins pouvoirs à la SFIO et à Guy Mollet en 1956, pour l'Algérie française, les mêmes qui avaient donné la liberté aux généraux de torturer à leur guise.

Xavier, méprisant la torture, et se plaçant ouvertement du côté des Algériens, resta prudent. Universitaire, il n'aida pas le FLN. Membre du MRP, il cultivait les bonnes relations dans l'univers gaulliste en vue d'une Algérie indépendante. Il savait que l'URSS, dont il ne contestait pas la nature socialiste, y enverrait ses conseillers, y soutiendrait un socialisme à la soviétique. Il se positionnait à l'avance.

Xavier de la Riffe fut l'un des premiers promoteurs des théories sur la transition industrielle vers le socialisme. Dans une béatitude totale vis-à-vis des missionnaires soviétiques et bulgares envoyés en Algérie.

Il attacha ainsi, à son nom et à son centre de recherche, de multiples études, sur la transition vers le socialisme, financées par exemple par la SONATRACH, entreprise publique algérienne d'exploitation du pétrole dès 1963. Son centre de recherche fut soutenu par l'Algérie indépendante. Il engagea ses chercheurs dans la coopération, pour « aider » les

Algériens de l'ex Algérie française. Il cautionna ainsi que le FLN absorbe le PC algérien comme le voulait Moscou.

Xavier de la Riffe de Bonnedieu n'eut jamais le moindre doute sur ce qu'il faisait.

*

* *

BOUFFONNERIE

Le campus de Crapette, à l'extérieur de la ville, était en travaux en vue de s'agrandir. L'Institut se trouvait dans un grand bâtiment. Oscar y aurait son bureau. Tandis qu'une annexe demeurait en ville.

Oscar se présenta au secrétariat du troisième étage. Une gentille secrétaire lui indiqua son bureau.

– Je vous envoie quelqu'un de suite.

Sur un panneau d'affichage, il lut un papier scotché intitulé « Bouffonnerie » et signé « Franchouille ». Il lut jusqu'au bout, se mit à rire, décrocha le papier, vint vers la secrétaire et lui dit « J'aimerais bien une photocopie de ce papier si c'est possible ».

Il avait un air hilare, la secrétaire sourit.

– De suite !! dit-elle. Vous, ça vous fait rire ?

– Bof, je suis triste pour les prisonniers qui ont peut-être été privés de sorties... mais ça me fait rire

La jeune femme prit un air ébahi...

– Ça vous étonne ? dit Oscar. Oui je comprends, je devrais être triste pour les gardes mobiles !

– Il me semble ! répondit-elle avec humour. Il s'excusa alors de l'avoir choquée. Elle rétorqua, d'un air de confiance, que certains dans ces couloirs voulaient arracher ce papier !

– Vous le protégez ? Mais qui est ce Franchouille.

– Je ne sais pas.

– C'est secret ?

– Non, mais personne ne sait.

Il demanda un bout de scotch pour remettre le papier au mur, ce qu'elle fit.

Cette secrétaire lui allait décidément très bien.

Il partit vers le bureau qui devait être le sien, très amusé. Il se dit qu'il était assuré que quelqu'un lui plaise dans ces lieux.

Il relut :

BOUFONNERIE

Grève des gardiens de prison à la prison de Carves. Les gardes mobiles furent en nombre insuffisant pour vaincre leur résistance, tandis qu'à l'intérieur les prisonniers faisaient grand bruit en tapant sur des casseroles. Une délégation de gardes mobiles fut envoyée en hélicoptère de Draguignan vers Carves. Mais l'hélicoptère s'écrasa après avoir heurté un pylône. Trois blessés dont un grave... Il faut dire que la météo nationale était en grève également, et personne n'avait prévu des brouillards épais sur la région.

Des avocats venus de Crapette pour voir leurs clients s'en prirent aux gardiens. L'un d'entre eux fut jugé tellement impoli que les gardiens lui confisquèrent ses clefs de voiture et lui interdirent l'accès du téléphone. L'avocat se dirigea vers les gardes mobiles impuissants et tenus à distance. Ils avaient déjà été arrosés de projectiles divers par les gardiens en attendant des renforts. Le directeur de la prison fut enfermé dans son bureau. Les gardiens lui dirent « On vous demande de plaider pour deux postes supplémentaires, annoncés depuis bientôt six mois et vous nous envoyez les gardes mobiles. Vous mangerez votre téléphone en guise de repas ».

Les économistes de la ville établirent immédiatement le coût de ces grèves qui par ailleurs empêchèrent le Président de la République d'aller en vacances aux îles... Non, rectification, le Président devait aller faire respecter les principes de la démocratie dans ces îles un peu « arriérées » des Comores du fait de la nature de leurs habitants.

Les gardiens, décidément pleins de verve, demandèrent qu'on leur communique le prix des vacances du Président, la nature de l'avion qui devait l'emmener, et... tiens pourquoi pas, les revendications des « arriérés » en question... Le Président recula son voyage et se contenta d'aller inaugurer une nouvelle prison.

Vive les gardiens de prison !

Franchouille le 10 avril

Oscar rit encore.

Son bureau lui plaisait. Il était en bout de couloir. Les deux fenêtres ouvertes donnaient sur un parc, avec des tilleuls sur une pelouse. Cette étonnante odeur sucrée, dès son arrivée, l'envoûtait. Il respira très fort.

Il trouva du scotch sur son bureau, scotcha Franchouille au mur.

SUZANNE RIBOURNELLE

On frappa à la porte. Une tête blonde cendrée se montra timidement.

– Oui ?

– Puis-je vous voir un moment ?

– Je viens juste d'arriver ! dit-il.

Elle entra tout à fait. Elle avait le visage et l'habillement de la parfaite militante du PCF, ou de l'action catholique, convenant à de Bonnedieu, mal habillée, chaussée de sandales, toute raide...

Oscar l'invita à s'asseoir. Elle s'était assise sur le bord de la chaise. Il souhaita en lui-même qu'elle ne bascule pas en avant.

Il mit une allumette entre ses dents. Soi-disant pour s'interdire de fumer.

– De Bonnedieu ne viendra qu'en fin d'après-midi, dit-elle. J'espère que vous avez fait bon voyage.

– Excellent merci !

– Il vient de téléphoner qu'il vous emmènera chez lui. Si vous voulez, on peut déjeuner ensemble très bientôt. Vous êtes-vous occupé de votre appartement ?

– C'est ma femme qui s'en occupe. Elle attend les déménageurs dans la banlieue de Crapette demain après-midi. Elle arrive au train le matin.

– Vous avez visité la maison ?

– Non, je fais confiance à ma femme. De Bonnedieu m'a dit qu'il m'hébergeait une nuit ou deux si nécessaire.

– Il n'y a aucun problème en effet.

– Mais, dit Oscar, vous ne vous êtes pas présentée !

Suzanne Ribournelle rougit jusqu'aux tempes.

Elle s'excusa. Elle travaillait en second avec de Bonnedieu. Oscar la vit alors comme une disciple.

Il avait d'abord imaginé qu'elle était sa secrétaire personnelle.

Suzanne parlait mais Oscar n'entendait plus. Il avait juste saisi « Il y a un problème urgent à résoudre avec une personne d'une équipe... »

Il se disposa à remonter le cours du récit de Suzanne à l'envers, ne pouvant avouer qu'il n'avait pas écouté.

– De la souplesse est sans doute nécessaire... ?

Suzanne n'était pas de cet avis.

– Elle est très agressive, elle n'a pas notre compréhension de choses. Elle veut faire ce qu'elle veut ; elle se prend pour une salariée...

A ces mots, Oscar retrouva ses esprits.

– Il va falloir d'abord m'expliquer comment fonctionne l'Institut, dit-il, est-ce si important ce problème ?

– On veut constituer un réseau d’informateurs pour les syndicats, il faut donner son temps, c’est une question militante !

Il n’avait jamais entendu ce discours dans une université.

– Je vous propose, dit-il, qu’on aille déjeuner et que vous m’expliquiez le fonctionnement de votre Institut dont je dois être le directeur. Ensuite j’aviserai...

Il se disait en lui-même qu’il fallait gagner du temps en toutes choses.

Il craignait les oppositions de personnes qui n’étaient pas de vraies divergences ; il eut peur de s’ennuyer.

Suzanne dit encore

– Vous savez, depuis 1968, les conflits sont devenus très durs.

– Ils auraient dû au contraire pouvoir se résoudre, puisque tout a été enfin déballé...!

Les divergences s’étaient au contraire approfondies, dit-elle.

– Quel rapport avec l’Institut ? On y fait de la recherche, pas de la politique !

Et Oscar suivit Suzanne, surprise par sa dernière remarque. Il monta dans son auto. Il pensa qu’elle allait dans un restaurant. Non, elle l’emmena chez elle. Elle avait préparé des carottes râpées, des carrés de poissons à la poêle, des petits suisses. Un repas spartiate. Il ne fut pas déçu, il était prêt à tout, mais cet esprit d’économie n’était pas coutumier. Il pensa qu’il avait besoin de maigrir.

Le repas fut expédié. Suzanne se préparait déjà à repartir.

Le seul souvenir qu’il garda très précisément de ce repas, bien que Suzanne tenta de lui expliquer des tas de choses, fut une reproduction de peinture de Monet dans la salle à manger. Une jeune dame avec un large chapeau qui descend un champ de fleurs et de coquelicots avec un bouquet, en plein été. C’est la première peinture qu’il avait vue en arrivant à Paris au sortir des camps, accrochée dans une salle d’attente, il ne savait même plus où... Ce tableau, bizarrement, lui broyait le cœur. Il resta debout à regarder.

– Vous aimez Monet ?

– Je connais bien ce tableau. Ça me rappelle mon enfance chez ma grand-mère, dans les champs...

– Elle était d’où votre grand-mère ?

– D’Autriche... Bon on y va ? demanda-t-il pour couper court.

Suzanne n’était donc pas complètement « mauvaise » puisqu’elle avait ce tableau dans sa salle à manger.

Elle le laissa en ville, à l'annexe de l'Institut. Elle lui indiqua quel car prendre pour revenir au campus.

*

* *